

nées à droite ou penchées à gauche, avaient la même expression, le même regard d'attente.

Aliette eût bien voulu se mêler à ce tout Paris, entrer en pleine lumière dans la salle, prendre place dans cette loge, en face, où la marquise de Champdor, les cheveux poudrés et l'éventail à la main, souriait à ses petites-filles, luxueusement parées. Mlle de la Chênaie jetait un regard de regret sur tous ces balcons très en vue, où elle aurait si volontiers applaudi des deux mains, mais Mme de Bliville s'était montrée inflexible. Berthe voulait assister à cette première dans l'ombre, invisible à tous. Elle était trop émue. Un échec de Jean la ferait pâlir à l'excès; un succès, au contraire, ferait trop briller ses yeux; elle n'eût pas été maîtresse de ses impressions, et elle jugeait que nos sentiments intimes doivent être voilés. D'ailleurs Berthe se l'était juré. Jean ne la reverrait pas avant que les six années d'exil ne se fussent écoulées; elle se sentait jeune encore malgré ses trente-huit ans, et jolie toujours, parée de ses camélias blancs posés dans ses cheveux bruns et sur le satin noir de son corsage. Elle se tenait donc complètement invisible; mais, de tout son être, les vœux les plus ardents s'élançaient pour le succès de Jean.

Il allait livrer la grande bataille. Demain, peut-être, il serait tout à fait célèbre, il aurait remué la foule. Mais, qu'il faut de choses pour le conquérir ce Paris déliat! Que le jeune auteur s'était donné de peine pour le charmer, ce difficile, ce dédaigneux, cet implacable, qui raille toute faiblesse, qui, impitoyablement, souligne d'une risée toute phrase malheureuse, tout sentiment faussement interprété! Il est là, écoutant, regardant, tout prêt à battre des mains ou à vous précipiter du Capitole.

Dès huit heures, Jean de Kermadec s'était rendu au théâtre, en habit noir et en cravate blanche: sa pâleur était grande et son visage soucieux. A ce moment solennel, il doutait de lui-même. Il était si heureux, si fier, la veille encore, des éloges donnés à son œuvre! Il en avait écouté la répétition générale comme si ce drame avait été d'un autre; et, positivement, il l'avait trouvé doué de vie. Mais, à présent?... Non, son œuvre ne valait rien; s'il avait donc pu la retirer!... Anxieux, tremblant, il se disait:

"On va peut-être me siffler!"

Il était sur la scène où le gaz flamboyait, éclairant la façade

d'un palais vénitien. On accrochait les derniers décors, on se pressait pour ne pas faire attendre son altesse le public. Derrière la toile, encore baissée, le pauvre Jean entendait gronder le flot des spectateurs. Les derniers arrivants s'enta-saient, et les chuchotements formaient une sorte de bourdonnement, dont le bruit sourd lui martelait les tempes. Un instant il mit l'œil à l'unc de ces petites ouvertures rondes pratiquées dans le rideau, les yeux de la scène; mais il ne put supporter la vue de ce juge aux mille cerveaux, auquel, dans quelques minutes, il allait en appeler. Il quitta précipitamment son observatoire. La scène se garnissait; les acteurs s'y plaçaient ardents pour la lutte, prêts à vaincre par le talent, et tous jeunes et beaux,—de loin,—grâce au fard et au maquillage.

L'actrice principale s'avança à son tour, éblouissante sous sa chevelure d'un blond Titien, et parée de sa robe en lampas rose lamé d'argent, dont une suivante soutenait la traîne. Elle tendit la main au poète, lui sourit bravement, et fit signe au régisseur qu'elle était prête. On frappa sur le théâtre les trois coups réglementaires; un grand silence s'établit, et pendant que les violons et les flûtes faisaient entendre, à l'orchestre, un court prélude, le rideau se leva... Minute redoutable... La pièce est lancée; elle déploie ses voiles; elle vogue en plein Océan. A quel port va-t-elle aborder? Quel vent va gonfler la voile?... Sera-ce la brise délicate des premiers applaudissements, ou cette cruelle tempête qui, à jamais, fait sombrer le petit navire si laborieusement gréé?

Mais non... la tempête ne venait pas. La barque, son aile déployée, partait, au contraire, sous de favorables auspices. C'était un concert de murmures bienveillants; peu à peu les visages se tendaient, devenant attentifs, anxieux, passionnés. On reconnaissait dans ce drame une œuvre de souffle; les vers étaient pleins d'éclat et de puissance; ils saisissaient, ils triomphaient. Dès la première heure, le poète avait gagné la salle, et deux mille âmes vivaient et pensaient par lui.

Après être demeuré un instant debout dans la coulisse, appuyé à un portant, l'oreille tendue, le cœur serré, Jean s'était glissé dans la baignoire que lui avait réservée le directeur. Il commençait à prendre courage en voyant ainsi son œuvre se développer sur la scène, y apparaître vivante, dramatique, telle

enfin qui l'avait conçue. Il était bien secondé par les acteurs. Ceux-ci lançaient les mots avec l'intonation qui les met en relief; pas une nuance était négligée; le sentiment dramatique était toujours juste et pénétrant: les vibrations de ces voix humaines touchaient et passionnaient parce qu'elles étaient l'écho des vibrations de l'âme.

Toute la troupe des Français, la première du monde, donnait, pleine d'ardeur, dans cette grande bataille.

La salle était enlevée et saluait chaque belle tirade de frénetiques applaudissements.

Et là-bas, dans la baignoire sombre, les deux sœurs, le visage éclairé d'une grande joie silencieuse, écoutaient très émuees. Si les yeux d'Aliette étincelaient, des larmes emplissaient ceux de Mme de Bliville, et, tandis que les applaudissements éclataient, ses mains se joignaient dans un mouvement d'action de grâce.

Elle bénissait le ciel. Jean avait donc fait quelque chose de grand, de beau! Elle le pensait bien; mais, qu'elle était heureuse de voir la foule ratifier son jugement! elle savait par cœur cette pièce, dont la primeur lui avait été donnée; que de fois elle l'avait lue, l'annotant, indiquant ici une nuance, plus loin une retouche! Sa délicatesse avait ajouté son charme à la puissance du poète. En toute justice, ce drame était presque une collaboration. Elle écoutait, et une voix intérieure lui chantait ces beaux vers avant que les acteurs ne les eussent prononcés. Ses mains étaient croisées sur son éventail fermé, ses yeux perdus sur cette mer bleue et lointaine, qui formait le fond du décor, et elle se laissait bercer par toutes ces phrases magiques, oubliant que plus d'une venait d'elle.

Berthe assistait à ce triomphe avec une joie profonde, sans l'ombre d'un regret. Que lui importait que son nom demeurât toujours inconnu si celui de Jean s'entourait d'un rayon? Elle seule savait tout ce qu'elle avait tenté pour préparer le triomphe de ce drame. Sa puissante et douce influence avait passé par là. Elle avait ardemment cherché, aux heures de solitude, et lors qu'elle rêvait sur le balcon de la Chênaie, le moyen d'être utile au jeune poète; et Mme de Bliville, qui, pour elle-même, n'eût jamais rien demandé, s'était rappelé les hautes connaissances que son père avait à Paris. Elle n'avait pas craint de leur recommander l'écrivain breton, et

Jean avait vu, comme par une puissance magique, toutes les épines écartées de son chemin. Sa route n'avait été qu'une jonchée de fleurs. Il n'avait jamais connu les longues attentes dans les antichambes, les réceptions glacées, les invariables réponses: "Votre pièce a de grandes qualités, mais elle ne convient pas au genre adopté sur notre scène." Très grande, au contraire, la porte des Français s'était ouverte à son drame. Ce premier ouvrage d'un jeune homme, que, d'ordinaire, on représente à l'époque la plus chaude, quand tout Paris est en villégiature, venait d'être monté en pleine saison théâtrale, en décembre, et interprété par l'élite de la troupe.

Si Mme de Bliville ne disait pas à Jean combien elle l'aimait, elle avait voulu le lui prouver, mais, discrète, tenant toujours à cacher les bonnes actions de sa vie, elle lui avait laissé ignorer ses lettres, ses démarches, ses recommandations. Jean pouvait donc attribuer au seul mérite de sa pièce, qui était grand, le triomphe qui, de plus en plus, s'accroissait.

Le drame se poursuivait. On arrivait au troisième acte. Sortant, d'un seul mouvement, d'une attitude, les acteurs faisaient frissonner la salle. Une sorte de courant électrique s'était établi de la foule à la scène. C'était un des beaux mardis de la Comédie-Française. Il marquerait dans ses annales.

Comme tous, Aliette subissait passionnément les impressions des personnages. Leurs douleurs ou leurs joies se reflétaient sur son visage en larmes ou en sourires. A chaque tirade elle se retournait vers sa sœur, et lui murmurait d'une voix émue:

"Que c'est beau!... Dieu! que c'est beau!"

Enfin la pièce prit fin, et le nom de l'auteur fut prononcé dans cette enivrante aubade des premiers bravos.

Mme de Bliville et Aliette, les yeux brillants, les joues colorées, s'unissaient de cœur aux applaudissements. Berthe, ravie par l'émotion, était plus jolie peut-être que sa jeune sœur. Si Jean de Kermadec avait pu la voir, lui aussi!... mais il ignorait sa présence à Paris, à la Comédie-Française. Et, tandis que les deux sœurs montaient dans leur coupé et reprenaient le chemin de l'hôtel, il était emporté par le tourbillon qui suit un succès: les amis qui se précipitent vers vous la main tendue; les éloges qui ne tarissent pas:

(A suivre)